

Le Coq Pelaud

lecoqpelaud.com

Les Guerres de 14-18 et de 39-45 au front et au pays

LE 3 AOUT 1914 A ST-SYM

LE DEPART SANS CHANTER

Le samedi matin 1er août 1914, les français apprennent l'assassinat de Jean-Jaurès. Le plus ardent pacifiste mort, la guerre peut commencer. Dans l'après-midi, le gouvernement déclare la mobilisation générale, en précisant «La mobilisation n'est pas la guerre... Elle apparaît au contraire comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans l'honneur.» Le dimanche 2, les affiches « Ordre de mobilisation générale » sont placardées. Le lundi 3, les hommes de 24 à 41 ans s'en vont rejoindre leur corps. Ceux de 21 à 23, déjà sous les drapeaux, partent les premiers aux postes frontières. A Saint-Symphorien, c'est près de 400 jeunes gens et hommes murs, dont beaucoup de pères de familles, qui se pressent aux portes du tacot et du tram, accompagnés de leur famille. Partent-ils la fleur au fusil ou en pleur ? En 1993 et 94, Agnès Forestier, étudiante en Histoire à Lyon 2, a recueilli pour son mémoire de Maîtrise quelques précieux témoignages d'habitants de Saint-Symphorien à qui leurs parents avaient raconté ce départ à la guerre.

Pierrot Brally est né en 1915. Son père, jeune marié, a été mobilisé en 14 dans l'infanterie. Cinq citations lui seront décernées. Au retour en 18, il est membre actif de l'UMAC (Anciens Combattants) et du conseil municipal. Il décède en 1922, «des suites de guerre», car il avait été gazé. «Pour leur voyage de noces, raconte P. Brally, mes parents étaient allés dans le Midi. A Toulon, ils avaient vu des nouveaux bâtiments de guerre. Maman ne voulait pas les visiter, mais Papa insistait : «Je te dis qu'on ne va pas s'en servir.» Et Agnès Forestier de juger que «le spectre de la guerre effraie. On se rassure comme on peut car on est aussi patriote.»

Le samedi 1er août, des quotidiens parisiens titrent : «Les chances de guerre l'emportent sur les chances de paix» (Le Matin). «Heures tragiques» (Le Petit Parisien). Des titres qui éclipsent l'assassinat de Jaurès de la veille. Seul, le journal dont il est le directeur, l'Humanité, titre pleine page : «Ils ont assassiné Jaurès». A Saint-Symphorien, des rumeurs de mobilisation courent. Madame Ronzon, dont le mari dirige les Tanneries, descend en informer son mari. Elle a entendu dire en ville que la mobilisation serait peut-être pour demain. «Mais non, ne t'inquiète pas, il y a le temps, lui répond-il,» mais à arrivée en ville, le tocsin sonnait. (témoignage de sa fille, Mme Blanchard).

suite page 4

Fusillé par les S.S. le 18 août 1944 à Roanne

ETIENNE BILLARD, UN MARTYR

Etienne Billard a été fusillé à Roanne par les allemands à l'aube du 19 août 1944, après avoir été arrêté dans l'après-midi du 18, entre L'Arbresle et Tarare, en compagnie de quatre autres résistants, qu'il ramenait dans sa voiture d'une réunion à Saint-Clément-sur-Valsonne. Il avait 35 ans, était marié et dirigeait avec son frère Joseph la fabrique de chaussures Billard. Parmi les passagers, se trouvait son cousin, Joseph Besson, chef de la résistance à Saint-Symphorien-sur-Coise, qui, lui, parvint à s'échapper. Récit de cette tragique journée à partir du livre « Chronique des années sombres » écrit par le seul survivant, Joseph Besson, « lieutenant Bertrand » dans la résistance.

Ce vendredi 18 août, à 9h30, au maquis de Saint-Appolinaire (entre Lamure et Sainte-Catherine-sur-Riverie), le lieutenant Bertrand reçoit une convocation du commandant Mary, chef de la résistance du Rhône, pour une réunion d'état-major dans un restaurant de Saint-Clément-sur-Valsonne, à une dizaine de kilomètres au-dessus de Tarare. Il se doute de l'ordre du jour. Le 15 août, a eu lieu le débarquement des alliés en Provence. Il s'agit certainement de coordonner les forces de la résistance pour permettre la libération totale de la France. Le débarquement du 6 juin en Normandie n'a pas encore permis la libération de tout l'ouest. Paris ne commencera à se libérer que le 19 août.

« Bertrand », c'est le nom de résistant de Joseph Besson qui est à l'origine du mouvement à Saint-Symphorien-sur-Coise : 36 ans, marié, huit enfants, artisan cordonnier. Il a raconté en 1983 dans un livre aujourd'hui épuisé, « Chronique des années sombres », l'histoire de la Résistance dans son pays, de 1940 à 1944. Cet article puise l'essentiel de ses informations dans ce seul ouvrage consacré ici à cette période.

Jusqu'en août 44, la résistance locale avait pour mission de trouver et de préparer des terrains pour les parachutages, à récupérer les containers remplis d'armes et de munitions, à les acheminer dans des caches secrètes. Pour mener à bien ces tâches (voir Coq Pelaud, n° 108), Besson avait su s'entourer d'hommes sûrs et disponibles. Le débarquement de Normandie le 6 juin leur avait ouvert des perspectives nouvelles d'engagement. Pour libérer la France, on aurait désormais besoin d'eux comme combattants. Il leur faudrait s'initier au maniement des armes, prendre le maquis, et mener des actions de guérillas et d'accrochages. Le 9 juillet, Londres et les Alliés avaient fait parachuter à la Courtine (Aveize-Duerne), le commandant Mary pour prendre la direction des F.F.I. du Rhône.

suite page 2